

***MARSEILLE – BERLIN : TORE ZU ANDEREN
WELTEN***

7. - 8. Februar, 2017

***Mit : Philippe Pujol, Thierry Fabre, Christian Garcin,
Katerina Poladjan, Jaroslav Rudiš***

Berlin 2017

Christian Garcin

Quiconque a grandi à Marseille mesure combien l'expérience de cette ville se déroule pour l'essentiel loin des images convenues, quoique finalement assez récentes, des pagnolades ensoleillées, de la faconde, de la sieste et des rires de bistrots. Avant d'être une destination pour touristes surtout désireux de se laisser bercer de clapotis en accroissant leur dose de mélanine un verre de rosé à la main (non-activités par ailleurs respectables), l'espace méditerranéen est depuis toujours un lieu de tragédies, d'ombres coupantes, de secrets, et de rudes destins : il n'y a qu'à lire les Grecs, de Grèce comme de Turquie – d'où venaient ces marins qui fondèrent Massalia voici vingt-six siècles.

Ou alors il n'y a qu'à vivre à Marseille. Tacite disait des Marseillais qu'ils alliaient « la politesse des Grecs à l'austérité des Provençaux ». Pour la politesse, je ne sais pas si c'est toujours d'actualité, mais l'austérité, quoi qu'en pensent certains, est demeurée. Quelques siècles plus tard, Joseph Conrad se souvient d'y avoir vu « de robustes filles avec des profils purs, de superbes chevelures noires coiffées avec un art compliqué, des yeux noirs, des dents éblouissantes de blancheur » (je les ai croisées un soir dans une taverne à Cythère, au sud du Péloponnèse : deux grandes serveuses rudes et belles, yeux intenses, cheveux noués noirs pruneau, et leur mère, assise à l'écart et portant sur le visage, dans son maintien, son regard, la tranquillité millénaire des reines de théâtre, comme un masque de fatalité antique.) Marseille, comme bon nombre de ports méditerranéens, vit dans un noir et blanc austère et permanent. Les non-méditerranéens croient que la Méditerranée se décline avant tout dans les couleurs et la joie de vivre. Il n'en est rien n'est. À Marseille le mistral dévaste tout, la mer

gronde, le soleil brûle, les bruits, les odeurs, les contrastes assiègent nos sens, les ombres sont violentes, et les vies aussi.

J'ai grandi dans le quartier d'Endoume, pas loin de l'abbaye de Saint-Victor, tout près du Vieux-Port, dans une impasse goudronnée dont les habitants portaient des noms provençaux, italiens, arabes, espagnols. Les hivers étaient gris et les étés aveuglants de blancheur. Les couleurs de la Méditerranée, je ne les ai découvertes que plus tard, lorsque j'ai étudié l'histoire de la peinture, qui me les a révélées. Je vivais au milieu d'elles, et je ne les voyais pas. De la plage du Prophète où j'allais me baigner, je me souviens surtout de l'écume blanche des vagues agitées de mistral. Les murs de l'école communale, le goudron de l'impasse où j'habitais, les volets des voisins et les nôtres, les roches alentour, les rebords des trottoirs, la voiture de mon père, son costume, tout cela était gris, ou d'un noir et blanc fortement contrasté. Jusqu'aux images du poste de télévision. Jusqu'aux photos de l'époque. Plus tard j'ai arpenté Marseille de long en large pour diverses activités professionnelles. Je crois pouvoir avancer qu'il n'y a pas un quartier où je n'ai pas mis les pieds. Les éblouissements, l'obscurité, le silence et le boucan de cette ville m'ont accompagné partout, de Callelongue aux Aygalades, d'Endoume à Château-Gombert, du Roy d'Espagne au Plan d'Aou. S'il y a une homogénéité dans cette ville éclatée, dans ces dizaines de villages réunis autour d'un centre introuvable, c'est bien celle de l'extrême intensité des reliefs, des perspectives, des lumières, des odeurs, des gestes et des voix. À Marseille, chacun, chaque lieu se tient à la pointe de lui-même, et se livre avec une fougue teintée de méfiance.

Dans un magazine qui recensait les écrivains marseillais et leur rapport à leur ville, j'ai été un jour classé parmi les « indifférents ». Cela m'a presque vexé. Indifférent, je suis bien loin de l'être pourtant, tant la ville, son histoire, son présent, son destin et celui de ses habitants me concernent. Mais il faut avouer qu'il y avait une part de vérité dans cet adjectif – du moins si l'on examine la

place de Marseille dans ma production littéraire, où elle est, pour le moins assez discrète. Plus fort encore, dans un recueil collectif publié en Angleterre, qui rassemblait des nouvelles d'écrivains français consacrées à des villes, c'est à Lille que j'avais été associé – Lille, les antipodes nationales de Marseille, tout cela parce que j'avais un jour, pendant une résidence lilloise, écrit une nouvelle qui se situait dans cette ville. Il me faut le reconnaître : Marseille est remarquablement absente de mes livres, à quelques exceptions près. Peut-être parce que la ville prête trop à la caricature, et que j'ai toujours voulu fuir la couleur locale, l'identification pagnolesque, le pittoresque. Peut-être aussi parce Marseille est tout entière tournée vers la Méditerranée, que mes ancêtres étaient marins et parcouraient les mers et les océans, et que comme eux j'ai toujours voulu partir, tout en sachant toujours, cependant, où se situait mon port d'attache. Dans les hutong chinois, dans un troquet japonais, c'est à l'impasse et au petit appartement de mon enfance que je pense. A Vladivostok, à Lisbonne, à Gênes, à Valparaiso, c'est à Marseille elle-même. Dans les vieilles villes arabes, indiennes, chinoises, dans les souks, j'éprouve une familiarité instantanée. Partout Marseille m'accompagne.

Le secret, les ombres violentes et les rues glauques, les blocs de béton gris, les plages écartelées, la saleté, la lumière, l'enthousiasme rapide, la jeunesse éternelle nomment cette ville – et toujours, partout, cette sourde inquiétude qui affleure et qui rappelle qu'à Marseille, l'Antiquité, avec ses cortèges de folies, de malédictions, de vengeances et de destins brisés, ne se tient jamais bien loin.

La Méditerranée est une. Les marins qui fondèrent Massalia au 6^e siècle avant notre ère étaient partis de la côte égéenne de la Turquie. Dans les siècles suivants, les marins et commerçants marseillais ont parcouru l'espace méditerranéen, de Malte à l'Algérie, de Gibraltar au Bosphore, de Suez à Tanger. Aujourd'hui ce sont de tragiques et frêles embarcations qui, venant du sud ou de l'est, sillonnent la steppe infinie de la mer. Il y aura d'autres échanges, d'autres brassages de population, il y en a toujours eu à Marseille, où dans le désordre

joyeux des rues règnent la crudité des grisailles antiques, l'anarchie bétonnée qui prend place au creux des criques, la belle violence des regards, la fière et feinte insouciance de la jeunesse, et le sens tragique de la vie qui court, depuis toujours porté par le mistral et l'éclat mat des voix.

Philippe Pujol

Marseille capitale du crime, Marseille capitale de la culture, le soleil de Marseille , Marseille porte du Sud, la Bonne Mère, les musulmans de Marseille, Marseille Espérance, la French Connection, l'olympique de Marseille, les kalachnikov, les corsos-marseillais, Marseille terre d'immigrations, la capitale des comores, la première ville arabe traversée par le Paris Dakar, la deuxième ville de France, Marseille ville monde, Marseille contre Marseille, La Marseillaise, la cité phocéenne, les quartiers Nord, droit au but, les bad boys de Marseille, le Mia, la planète Mars-eille, Marseille ville industrielle, le rendez-vous des quais, la ville est tranquille, ville d'employés, la ville aux 111 quartiers, du Vieux Port au bout de la terre, le parc national des calanques, Marseille trop puissant, Marseille grande gueule, Marseille grand coeur, Marseille la ville sale, le fini-parti, le clientélisme, Marseille centre de la contestation, des luttes sociales, du vote FN, Marseille la méditerranéenne, Marseille la portuaire, la populaire, l'impopulaire, Marseille terre d'accueil, Marseille la rebelle, Marseille la ville aux trois maires seulement depuis la guerre... Marseille l'irrationnelle.

Marseille a tant été racontée, décrite, analysée. Une ville insaisissable dans sa globalité, une ville éperdument méditerranéenne, toujours belle bien que toujours malade.

Irrationnelle.

Mais alors, comment la raconter encore ? Comment donner à voir cette modernité dormante sous sa croûte réactionnaire et ringarde ?

Le vrai Marseille est under-ground, il se cache mais s'active dans chaque quartier, chaque cité, chaque noyau villageois d'une ville qui ne doit finalement son unité qu'à son immense diversité. Irrationnelle.

Raconter cette ville, c'est parcourir le monde. Mêmes inégalités, mêmes conflits, mêmes solidarités, mêmes mixités, mêmes radicalismes, mêmes luttes, mêmes surprises, mêmes injustices. Mêmes diversités et en même temps, tous les mêmes. Irrationnelle.

Raconter Marseille ne peut se faire qu'avec subjectivité. Une subjectivité honnête et assumée. Une subjectivité nourrie des histoires, des ressentis, des impressions, des erreurs mêmes, des attitudes, de beaucoup sinon tous les habitants de la ville. Pour que Marseille raconte Marseille.

Marseille compile toutes les problématiques européennes: une ville construite sur l'immigration constante et qui a su toujours intégrer (dans la douleur) les nouveaux arrivants autour d'une identité marseillaise. Une ville dont les classes populaires sont dans la ville et non dans des banlieues comme c'est le cas pour les autres métropoles européennes. Une ville dont la très mauvaise gestion politique entraîne la naissance des trois radicalismes de notre temps, le radicalisme délinquant (le banditisme), le radicalisme politique (l'extrême droite) et le radicalisme religieux (le salafisme). Mais aussi une ville qui apporte des solutions par le dynamisme infatigable d'une société civile underground: Culture, citoyenneté et solidarité viennent directement des habitants de Marseille.

Thierry Fabre

Marseille-Méditerranée

« *Marseille appartient à qui vient du large* »...

Blaise Cendrars, dans un des plus beaux textes écrit sur Marseille, dans *L'Homme foudroyé*, nous donne une première clef d'entrée dans la ville. Une possibilité de comprendre, et surtout de voir cette ville à partir de la mer. Là où se fabrique son imaginaire du lointain, qui en fait toujours une des routes du monde.

« Aux héros des armées d'Orient
et des terres lointaines. »

Seule Marseille pouvait dresser un tel monument, sur l'avancée du vallon des Auffes, pour rappeler l'ampleur de son histoire coloniale et singulièrement son lien avec l'Algérie.

Marseille est profondément reliée à la Méditerranée. A travers l'histoire de sa fondation, depuis Phocée, il y a plus de 2600 ans, mais plus encore à travers toutes ses populations. Strate après strate, Marseille accueille ceux qui viennent du large : les Arméniens, après le génocide ; les Italiens, avec le fascisme et la pauvreté ; Grecs et Espagnols, dans l'entre-deux guerres ; gens d'Algérie, les « Pieds Noirs », ces européens d'Algérie qui sont massivement partis après 1962, à la fin de la guerre, comme ceux que l'on a longtemps appelé les « travailleurs d'Afrique du Nord », venus dès 1914, puis largement dans les années soixante. Ils se sont installés, au-delà du mythe du retour, et ont fait naître des petits marseillais...

Ce qui me touche à Marseille, c'est sa pluralité constitutive. Ville faite de nombreux alliages à travers lesquels se fabrique une singularité marseillaise. Un

« propre », qui n'est pas un « pur » et qui donne un autre visage à la France du XXIème siècle.

Marseille est un creuset et une source. Pas un modèle, ce serait bien présomptueux pour une ville qui accumule autant de pauvreté, de disparités et de criminalités. Mais c'est une ville rare, qui a un horizon et un imaginaire. Elle inspire des récits et invite à raconter des histoires. Des histoires populaires, comme hier Pagnol et sa fameuse Trilogie : *César, Marius et Fanny*, qui a connu un retentissement mondial à travers les films portés à l'écran et incarnés notamment par l'immense figure de Raimu. Marseille inspire aussi aujourd'hui des histoires comme dans « Plus belle la vie », feuilleton télévisé qui est devenu en quelques années le feuilleton préféré des français.

Marseille, ville populaire et des cultures populaires, est aussi une ville de pensée et de littérature. Je songe en particulier à l'histoire des *Cahiers du Sud*. Cette grande revue, créée dans les années vingt, qui a été fondatrice pour « penser la Méditerranée des deux rives », pour mieux relier le « Génie d'Oc et l'Homme méditerranéen », pour faire découvrir la civilisation de l'Islam, loin des caricatures coloniales.

Gabriel Audisio, entre Alger et Marseille, a su faire naître l'idée d'une « Jeunesse de la Méditerranée », à l'exact opposé du passéisme qui célébrait volontiers les vieilles pierres et les civilisations antiques.

Ami de Jean Ballard, Audisio inspire une approche à la fois littéraire et méditerranéenne de la revue les *Cahiers du Sud* et fait découvrir au jeune Albert Camus, à Alger, les *Noces* d'un possible monde commun.

C'est dans les *Cahiers du Sud* que Camus publie pour la première fois son texte « L'Exil d'Hélène », où prend forme sa vision de *la pensée de midi*, pensée des limites et de la mesure face à la démesure de son époque.

La revue *La pensée de midi*, revue littéraire et de débats d'idées, créée à Marseille en 2000, et publiée jusqu'en 2010, est née de la rencontre avec l'ami et écrivain Jean Claude Izzo. Camus fut l'inspirateur et le trait d'union de cette revue publiée à partir de Marseille, pensée de midi et non du midi, qui s'est donnée la Méditerranée comme horizon et comme territoire d'écriture.

A travers notamment des numéros spéciaux sur les villes, Alger, Palerme, Athènes, Beyrouth, Tanger ou Istanbul, la revue *La pensée de midi* a tenté de faire des portraits, de l'intérieur, des grandes Cités de la Méditerranée. Raconter la ville, se raconter par la ville, comme autant de chapitres qui composent notre milieu du monde. La Méditerranée n'existe en effet que pour autant qu'elle se raconte, *identité narrative*, dirait Paul Ricoeur, qui permet ainsi d'éviter les pièges d'un ensemble figé, pris hors du temps, du récit et de l'histoire.

Raconter Marseille, à partir de la Méditerranée, de cette « mer blanche du milieu » qui nous relie et qui nous sépare, qui connaît tant de naufrages meurtriers et qui en même temps nous connecte à ce qui « vient du large »...

Le grand historien Emile Temime, qui fut avec Bruno Etienne un des fondateurs de la revue *La pensée de midi*, concluait ainsi sa très belle *Histoire de Marseille* : « Marseille reste par nature une ville-carrefour, un lieu de rencontre entre civilisations dans un monde méditerranéen où les rejets et l'isolement deviennent trop souvent la norme, une passerelle entre les hommes, d'où qu'ils viennent, et les différentes cultures qui s'y rejoignent. Là est sa chance ; là est son avenir. »

C'est cet avenir qui est maintenant entre nos mains. Qu'allons-nous raconter de Marseille ? Une ville-pont ou une ville-frontière ? Une ville sans rivages, ouverte sur le Grand large, ou une ville refermée sur ses collines et repliée sur ses peurs et ses passions identitaires ?

Marseille tangué, Marseille vacille, Marseille se cherche un projet, bien au-delà de l'édification, un tantinet bureaucratique, de sa Métropole.

Marseille à la recherche de ses territoires d'appartenance, qui parvient à conjuguer Provence et Méditerranée, en un alliage singulier.

Là est à mes yeux le territoire des écritures à venir, pour surmonter la faille et dépasser les régressions nationalistes et identitaires qui s'annoncent, comme dans une large part de l'Europe du XXIème siècle.

Katerina Poladjan

Eine Spur von Adresse

Jeder Mensch träumt von einem vollkommenen Ort. Ein Ort, zu dem man sich hinwenden kann, ein Ort von dem man sich abwenden kann. Im besten Fall ist dies ein Ort, wo man sich finden kann. Manchmal sind solche Orte gar nicht real, sie können überschrieben werden durch Schichten von Geschichten und Zuweisungen aus fremden Federn und Mündern, werden wieder leer, werden ortlose Orte.

Ich mache mir einen Ort zu eigen. Ich lege mir eine Spur von Adresse zu:

Am Hauptbahnhof vorbei, über die Brücke, an der Kathedrale links, und neben dem Parkhaus, da wohne ich.

Es war das Jahr 1979, wir waren in Wien und warteten auf eine Ausreisegenehmigung nach Neuseeland. Auch von Kanada schwärmte mein Vater, dort wüchsen allerdings die Kiwis nicht an jedem Baum. Die Kiwi faszinierte ihn, wo er die Frucht in Wien entdeckte, kaufte er eine.

Eines morgens lernte er im Waschsaal unserer Wiener Unterkunft einen gewissen Eduard kennen, der wie wir aus Moskau geflohen war und bald nach West-Berlin ausreisen wollte. Dort gebe es Arbeit (ein russisches Restaurant sollte folkloristisch gestaltet werden), eine Ausreisegenehmigung sei dadurch kein Problem. Mein Vater kaufte einen Bildband über Berlin und ich dachte, Berlin sieht aus wie Moskau. Warum soll ich dort hin?

Es gibt Orte, die man kennt, auch wenn man noch nie dort war. Orte wie Berlin oder Marseille oder Moskau, beschrieben in unzähligen Büchern und Filmen, besungen, bereist, bestaunt, verloren, verlassen, verflucht.

In einer Blütezeit dieser Städte -- diese Städte zeichnen sich dadurch aus, dass einem dort immer etwas blüht -- wurde ich in einem fernen Land hinter einem eisernen Vorhang zwischen den grauen Mauern und unter den funkelnden roten Sternen einer Stadt geboren, deren Geruch und Geschmack mir auch heute noch gegenwärtig ist, wenn ich nur kurz die Augen schließe und mich besinne.

Wir sind vor einer Utopie geflohen, sagte man mir, als ich fragte, warum wir unser Zuhause verlassen hatten, das doch meine Welt gewesen war, so wie ich die Welt damals verstand.

Mein erstes Bild in Berlin ist die Marienfelder Allee.
Der erste Gedanke ist, die Busse riechen anders.
Das erste Gefühl ist eine tiefe Ratlosigkeit.
Das erste Wort in Berlin ist Hello.

Der erste Raum ist ein Zimmer im Notaufnahmelaager Marienfelde mit drei Etagenbetten, zwei Schränken, einem Tisch mit Wachstuchdecke, einer kleinen Herdplatte, einem Teekessel, sechs Tellern und sechs Tassen und Besteck.

Neuseeland war weit weg.

Auf unserem ersten Dokument in West-Berlin stand: Duldung. Status: Staatenlos.

Meine Eltern mussten sehr viele Formulare ausfüllen, wir mussten immer auf irgendetwas warten, für verschiedene Marken anstehen, Essensmarken, Kleidermarken. Meine Eltern benahmen sich sonderbar hilflos. Ich sah, wie unruhig ihre Augen waren, wie sie zusammenzuckten, wenn sie angesprochen

wurden, wie ihre Hände zitterten. Unsere Zukunft gehorchte Spielregeln, die sie nicht erfassten und vielleicht bis heute nicht erfasst haben. Dasein, Zukunft und Vergangenheit überschlugen sich. Die Hilflosigkeit meiner Eltern war ihre Sprachlosigkeit. War meine Sprachlosigkeit. Es gab ein Außen und ein Innen. Das Innen waren unsere Betten, über die wir Handtücher hängten, um ein Stück Intimsphäre zu haben, unsere Hände, an denen wir uns hielten und unsere Sprache. Das Außen war alles Andere.

Die meisten Mitbewohner im Notaufnahmelager kamen aus der DDR und sprachen Deutsch. Natürlich. Deutsch sprachen auch meine Mitschülerinnen und die Mütter meiner Mitschülerinnen, die mich fragten, wovor wir geflohen seien. Ich habe immer korrekt geantwortet: Wir sind vor einer Utopie geflohen.

Die Utopie ist in alle Richtungen offen.

Nach einigen Monaten entdeckte meine Mutter den Bus zum Kurfürstendamm. Fast täglich fuhr sie mit mir dorthin, wir schlenderten durch das Kaufhaus des Westens und betrachteten all die Gegenstände, von denen in den Ländern der angewandten Utopie geträumt wurde. Wenn du dir etwas aussuchen dürftest, was würdest du nehmen, fragte mich meine Mutter. Aber wie sollte ich mich entscheiden? Zu welchem, der unzähligen Dinge sollte ich mich bekennen? Ich fühlte mich klein, ich verachtete die Menschen, die all diese Dinge haben mussten und kaufen konnten.

Die stickige Luft im Kaufhaus benebelte uns, und ich erinnere mich, dass meine Mutter an der Kasse um eine KADEWE Tüte bat. Im Bus zurück ins Lager, legte sie ihre Handtasche in die Tüte und platzierte sie selbstverständlich auf ihren Knien. Wahrscheinlich sah ich aus dem Fenster, vielleicht löste ich einfache Rechenaufgaben. Wir kamen zu spät zur Essensausgabe ins Lager zurück und meine Mutter sagte, wir sind doch satt, es gab soviel zu sehen.

Das Lager und der Kurfürstendamm waren für fast zwei Jahre meine Welt. In der Schule war ich das Russenmädchen, doch wenn ich meine Adresse angeben musste, log ich. Emilienstraße 44 klang gut, ich wollte am Nachmittag Kaffee und Kuchen und verlangte nach einem deutschen Adventskalender. Den Akzent meiner Eltern habe ich gehasst, meine Mutter sollte schweigen, gleichzeitig hatte ich ein schlechtes Gewissen. Sie sollte sein wie die anderen, ich wollte sein wie die anderen, verachtete mich selbst dafür und blieb in meinen Bemühungen hilflos lächerlich.

Meine deutsche Staatsbürgerschaft erhielt ich neun Jahre später. Und nun? So etwas muss ich gedacht haben.

Irgendwann kam ich nach Hamburg, brachte meine Tochter zur Welt, zum Kindergarten, später zur Schule, lauschte der Sinfonie einer Hafenstadt und stand oft an den Landungsbrücken, dachte dort an die überfüllten Dampfer, die von dort in eine alte Neue Welt aufgebrochen waren. Die Geschichte derjenigen, die eines Tages Fremde sind, bleibt immer ihre eigene. Sie mag ihnen selbst sicher und unsicher zugleich sein, sie mag aus dieser oder jener Perspektive erzählt und verzerrt werden, niemand kann sie ihnen wegnehmen. Heimat ist zufällig. Der Weg führt mal in die eine Richtung, mal in die andere Richtung.

Ich betrachtete Berlin aus der Ferne und besuchte Freunde, die sich Berlins Mythenlandschaft hingaben. Berlin war nicht mehr Marienfelde und auch nicht Kurfürstendamm. Berlin war Mitte und Prenzlauer Berg. Berlin war Verheißung, wofür auch immer. Ein offenes Feld für alle Arten von Provinzphantasien und echten Ausnahmezuständen. Wenn ich nach einem Besuch zurück nach Hamburg kam, atmete ich erleichtert auf und zog doch einige Jahre später wieder nach Berlin. So, als sei dies unabwendbar.

Letzte Woche bin ich mit der S-Bahn wieder nach Marienfelde gefahren. Priesterweg, Attilastraße, Marienfelde. Unter den zerfressenen Wolken des jungen Januarmorgens hatte man die Überreste der Silvesternacht zu bunten Haufen gekehrt. Bei Jörgs Curryoase kaufte ich eine Flasche Wasser und einen Filterkaffee zum Mitnehmen.

Das Haupthaus des Notaufnahmелagers ist heute eine Erinnerungsstätte, ein Museum der Flucht. Ich ging durch die Räume, lauschte den Geschichten vom Band, betrachtete Kuscheltiere hinter Glas, die von der Flucht Narben behalten haben, weil in ihren Bäuchen Wertgegenstände versteckt waren oder wichtige Papiere. Es gibt nachgebaute Schlafkammern, Küchen und Waschräume. Ich legte mich auf ein stählernes Etagenbett und wurde vom Pförtner ermahnt. Ich habe hier mal gewohnt, sagte ich, und er zuckte die Schultern.

Nirgendwo ist man so selbstverständlich Ausländerin wie in Berlin. Nirgendwo wird man so selbstverständlich Deutsche. Nirgendwo paart sich hässliche Geschichte so elegant mit einer hysterisierten Weltoffenheit und entfesseltem Individualgeist. In Berlin muss man das, was man sagt, nicht beweisen. In Berlin wechseln die Gesprächspartner, aber der Inhalt bleibt gleich. Das beruhigt die Fremden und die Scheinfremden und die Gestrigen und die Gebliebenen. Will man sich verstecken, geht das in Berlin oder im eigenen Kopf.

Vielleicht ist das der Grund, warum ich in Berlin lebe. Die Stadt lässt sich nicht deuten. Wir leben hier nebeneinander, miteinander im Westen und im Osten (im Norden und Süden) von dort und hier und wenn wir miteinander schweigen, so reicht auch das.

In den Baracken hinter dem Museum der Flucht in Marienfelde leben immer noch oder wieder Geflüchtete, zur Zeit vorwiegend aus Afghanistan und Syrien. Ich kam mit einer jungen Frau ins Gespräch, die mit ihren drei kleinen Kindern auf

dem Weg in die Wäschekammer war. Sie lebt mit ihrer Mutter und den Kindern in einem Zimmer, ihr Mann ist verschollen. Sie kamen über das Meer, kamen durch diese und jene Stadt, und in Berlin wollen sie bleiben. Warum? Weil Berlin jetzt ihr Zuhause ist.

Stanisław Strasburger

Ich bin ein Berliner

Berliner – das bin ich erst seit Kurzem. Als meine Freundin und ich nach unserer Wahlheimat suchten, zogen wir verschiedene Städte in Erwägung. Wir arbeiten beide freiberuflich und konnten uns daher frei entscheiden.

Doch Berlin war keine Liebe auf den ersten Blick. Meine Kindheitserinnerungen an diese Stadt stammen aus dem Zug der Strecke Paris-Moskau. Es war Mitte der Achtziger. Zwei Jahre hatte ich mit meinen Eltern in Bielefeld verbracht und nun kehrten wir nach Warschau zurück. Vor dem Fenster erstreckten sich Minenfelder, Wachtürme und Stacheldrahtzäune – das Grauen der geteilten Stadt. Im Gedächtnis blieb mir aber nicht diese absurde Grenze haften, sondern etwas ganz anderes: die grauen Farben.

Abgesehen von meinen flüchtigen Kindheitserinnerungen, ist die Teilung der Stadt (und des Landes) für mich Geschichte. Als ich 2015 Mietwohnungen besichtigte, fragten meine Eltern jedes Mal, ob die Wohnung sich in Westberlin oder Ostberlin befinde. Meinen eigenen Lebensraum in die Topographie des Kalten Krieges einzureihen, ärgerte mich. Ich fühlte mich, als würde ich gewaltsam in fremde Erinnerungen hineinkatapultiert. Meine eigenen wurden

dabei verdrängt. Warum fragten sie nicht nach den Farben: Liegt die Wohnung in einem bunten Harry Gerlach oder einem Marzahn-Plattenbau?

Das erste Mal entdeckte ich die Stadt auf bewusste Weise Mitte der Neunziger. Ich reiste damals als Stipendiat zu einer Retrospektive im Martin-Gropius-Bau: „Die Epoche der Moderne. Kunst im 20. Jahrhundert“. Zu jener Zeit war ich von „Cabaret“ fasziniert, einem Film des Regisseurs Bob Fosse. Er spielt in den Dreißigern, kurz bevor Hitler an die Macht kam. Das offene, polyphone Berlin steht im Kontrast zum erstarkenden, unifizierenden Nationalsozialismus. Im Film spielen emotionale Beziehungen eine große Rolle. Sie überschreiten sozialen Status und Herkunft, und lassen sich nicht einmal vom Korsett der Heteronormativität einschnüren.

Der Zufall wollte es, dass damals gleichzeitig die Ausstellung „Goodbye to Berlin?“ stattfand. Sie dokumentierte gesellschaftliche und politische Aspekte der Homosexualität. Bewegt von der Verfolgungsgeschichte der Schwulen im mittelalterlichen und neuzeitlichen Europa, schrieb ich einen Artikel für eine beliebte Jugendzeitschrift in Polen.

Indem ich den Diskurs stark vereinfachte, stellte ich in meinem pädagogischen Eifer die für unspezifische Geschlechterrollen offene Antike dem Christentum in seiner dogmatischen Hauptströmung gegenüber. Ich wies die zerstörerischen Konsequenzen kultureller Paradigmen auf, welche die Menschen auf eintönige Kategorien reduzieren. So vereinte sich für mich das modernistische Berlin von Bob Fosse mit den Errungenschaften Magnus Hirschfelds (nota bene ebenfalls ein Wahlberliner!).

Umso enttäuschter war ich, dass sich die Geschichte aus „Cabaret“ Mitte der neunziger Jahre zu wiederholen schien: Anstelle von einfachen Formen und glänzenden Farben (Dessauer Bauhaus!) wurde im Zuge der Revitalisierung des Stadtzentrums der Historizismus zur Schau gestellt. Das imperiale, graue Berlin

schien mir gesiegt zu haben. Ich wunderte mich: Trifft das berühmte Motto von Georges Pompidou, Paris dürfe kein zweites Pompei sein, denn nicht auch auf Berlin zu?

Vielleicht zog ich deshalb damals nach Köln.

Als Student hatte ich nicht viel Geld. Zwischen Warschau und der Rheinhauptstadt pendelte ich per Anhalter. Um nicht unendlich lang mit dem Schild in der Hand am Straßenrand zu stehen, sprach ich Fahrer an den Tankstellen an. Und so beschränkte sich mein Kontakt mit Berlin fast fünfzehn Jahre lang auf Michendorf.

Als ich Jahre später schließlich den Geistern aus meiner Kindheits- und Jugenderinnerung Auge in Auge gegenüberstand und beschloss, an die Spree zu ziehen, wehrte sich Berlin. Wie findet man hier eine Wohnung? An den Castings nehmen Dutzende Verzweifelte gleichzeitig teil. Es gewinnt der mit dem nettesten Lächeln – und dem knackigsten Gehalt. Freiberufliche Kunstschaffende wie meine Freundin und ich werden von Immobilienmaklern einfach ausgelacht.

Und so waren die Monate der Wohnungssuche in Berlin eine frustrierende Zeit. Um die Details zu ersparen, gehe ich nun zum Happy End über: Zum Glück gibt es in Berlin Wohnungsbaugesellschaften!

Wir wohnen nun in Wedding. Sobald wir eingezogen sind, ging es erst richtig los. Einige Bekannte lobten das heitere, bunte Leben in dieser multikulturellen Umgebung. Andere fürchteten sich vor den Fremden: Habt ihr keine Angst, nachts hier rumzulaufen?

Jene undefinierbarkeit Berlins fügt sich ideal in die heutige Mode: die Debatte über das Postfaktische. Das Wort des Jahres 2016 bezieht sich auf ein angeblich neues Phänomen, sich von der Beschreibung der Welt mittels „Fakten“ loszureißen, und stattdessen Emotionen und Überzeugungen zuzuwenden.

Was ist denn nun das heutige Berlin? Die Projektion eines „Cabaret“-Fans? Eine graue Erinnerung an die Geschichte, die versucht, sich neu zu schreiben? Eine offene, bunte Stadt? Oder vielleicht ein wilder Dschungel, voller gefährlicher „Fremder“?

Postfaktisch hin oder her – es ist klar, dass diese Frage einfach falsch gestellt ist. Berlin ist so, wie die Menschen es empfinden. Und so war es schon immer. Genau so ist es auch mit allen anderen Orten auf der Welt.

Wo liegt also das Problem? Inspiriert von „Cabaret“ und „Goodbye to Berlin?“ begegne ich jedem Erklärungsversuch, wie die Welt IST, mit Widerwillen. Ich muss nicht feststellen, wer Recht hat (z. B. in seiner Beschreibung von Berlin), und wer Unrecht. Die Wirklichkeit ist eine Polyphonie, die sich jedem von uns auf unterschiedliche Weise offenbart.

Zugegeben, das ist völlig banal. Aber die Karriere des „Postfaktischen“ zeigt, dass dieses Banale, zum kulturellen Paradigma erhoben, vielen Menschen Angst macht – oder sogar als Versagen unserer ganzen Zivilisation gesehen wird.

In meinen Texten über EUtopie [griech. guter Ort], ein Projekt für Europa jenseits der Nationen, weise ich auf die Notwendigkeit hin, nicht nur ein politisches Programm im Sinne der Politologin Ulrike Guerot zu schaffen, sondern auch ein Kulturparadigma, in dessen Zentrum die Wünsche (Träume!) und Emotionen einzelner Menschen stehen.

In psychologischer Hinsicht bedeutet das die Förderung polyphoner Identitäten. Prof. Allemann-Ghionda nennt sie „ein Repertoire an sprachlich kodierten ‚Stimmen‘“ kultureller, sprachlicher oder ethnischer Zugehörigkeiten eines jeden Einzelnen. Mit anderen Worten: Man kann z. B. konfliktlos gleichzeitig Berliner und im polnischen Sprachraum verwurzelter Europäer sein.

Polyphone Identitäten lassen auch dann keine störenden Unstimmigkeiten aufkeimen, wenn Berlin als offene Stadt und gleichzeitig als wilder Dschungel erscheint. Sie werden außerdem nicht von einer Sehnsucht nach universeller Wahrheit geplagt. Sie kommen ohne gefährliche Etiketten wie „gut“ oder „böse“, „wir“ oder „die Anderen“, „wahr“ oder „falsch“ aus.

Warum gefährlich? Marshall Rosenberg, der Begründer des Konzeptes der Gewaltfreien Kommunikation, zeigt aus anthropologischer Perspektive, dass individuelle und gesellschaftliche Gewalt aus der Überzeugung resultiert, die Quelle von Konflikten seien „Fehler“ der Gegenpartei. Oder anders gesagt: aus jenem Glauben „Ich kenne die Fakten und die Anderen irren sich“. Die Fragen „wie ist es wirklich?“ oder „wer hat Recht?“ führen zu Aggression. Und im gesellschaftlich-politischen Leben zu Ausgrenzung der „Anderen“ und totalitärer Vereinheitlichung.

Indem man sich im Gegensatz dazu den Gefühlen, Ängsten, Wünschen und Sehnsüchten eines Menschen zuwendet und auch einzelne Gesellschaftsgruppen im Hinblick darauf betrachtet, kann man das gemeinsame Miteinander gewaltfrei aushandeln.

Um zu meiner Ausgangsfrage zurückzukehren: Wie ist das heutige Berlin? Für mich ist es eine Stadt, in der dieses Miteinander gut gelingt. Und ich hoffe sehr, dass es so bleibt.

(Aus dem Polnischen übersetzt von Simone Falk).

Jaroslav Rudiš

Aus Prag nach Berlin und zurück

Denke ich an Berlin, denke ich an meine alte Stammkneipe in Prag, die *Zum Ausgeschossenen Auge* heißt. So sitze ich wieder an dem dunklen Holztisch mit dem Zahnlosen, den man so nannte, obwohl er noch vier letzte Zähne im Mund hatte. Er lebte als Penner in Berlin und kehrte im Herbst für die Wintermonate nach Prag zurück, wo er bei seiner Mutter in der Küche wohnte und sich nur von Kartoffeln und Bier ernährte. Wenn er in der Tür stand, dann wussten wir, der Winter ist wieder da.

Am Tisch sitzt auch ein weiterer Stammgast, der beste Straßendichter von Prag und ein toller Musiker Tony Ducháček. Er schrieb mit seiner Rockband Garáž nicht nur den lässig-melancholischen Soundtrack zu unserem grauen wilden Stadtviertel Žižkov, aber lieferte auch einige schöne Songs über die deutsche Metropole. Das beste Lied heißt einfach nur *Berlin*. Wenn ich mich nicht irre, und das kann sein, weil wir im „Auge“ viel zu oft viel zu viele Biere tranken, gelang es Tony kurz vor der Wende für drei Wochen hinzufahren, nicht nur nach Ost-Berlin, das versteht sich von selbst, sondern vor allem nach West-Berlin. Dorthin, wo einst seine und auch unsere Heroes Iggy Pop, Nick Cave, Lou Reed oder David Bowie lebten. Die Platten wie *Heroes* oder *Berlin*, das haben wir alle gehört. Vor der Wende. Nach der Wende. Vor allem diese Musik, das war für uns damals Berlin. Und, natürlich auch die Einstürzenden Neubauten! Einmal nahmen wir in der Kneipe Biergläser und Aschenbecher in die Hand, hämmerten auf die Tische und spielten laut deren Lied *Tanz Debil* nach. „Stell dich tot. Stell dich tot! Gier! Stell dich tot! Gier!“ schrien wir in die Nacht und keiner wunderte sich. Alles war damals in Prag möglich. So wie in Berlin.

Tony entschied sich ein paar Tage vor der Wende im Westen zu bleiben. Sein Rucksack war zu schwer und er trennte sich Tag für Tag von allem, was ihn mit der Tschechoslowakei verband. In einer Bar ließ er ein Buch liegen, in einem Park sein zweites schweres altes Schuhpaar, in der U-Bahn seinen Schlafsack... Am letzten Tag hatte er nur seine Lederjacke mit seinem tschechoslowakischen Pass. Und doch entschied er sich nach Hause zu fahren, wegen Prag, wegen seiner Freunde, wegen der Familie. Die Grenzsoldaten der DDR schikanierten ihn an der Friedrichstrasse, er ließ sich sein Haar in Kreuzberg rot färben. In Prag schrieb er ein paar Texte über die Sehnsucht nach Berlin und der Freiheit, die so einfach und lakonisch und doch so stark und poetisch sind, wie es nur er kann. „Wir finden uns in Berlin wieder, wir finden uns dort morgen gegen fünf, in der Tasche die letzten D-Marks,“ singt Tony in dem Lied *Berlin*.

Berlin, das war für uns aber auch der tolle Roman *Berlin Alexanderplatz* von Alfred Döblin. Und später dann der lustige Roman *Helden wie wir* von Thomas Brussig, den viele Tschechen als sehr tschechisches Buch lasen, wegen des Humors. Und ja, die schönen melancholischen Geschichten von Judith Hermann lasen wir später alle auch. Auch Tanja Dückers. Sven Regener. Und viele andere. Und dann die Filme, *Der Himmel unter Berlin*. Und *Good bye, Lenin!*, was in Tschechien zu einem großen Kinohit wurde. Und später kamen noch die starken Filme von Christian Petzold und Andreas Dresen dazu.

Heutzutage lebe und schreibe ich in dieser Stadt, wo auch mein erstes Buch, *Der Himmel unter Berlin* spielt. Damals, 2001, war ich sehr einsam in Berlin. Ich war viel unterwegs. Im Kino. Im Theater. Bei den Lesungen. In den Kneipen. In der U-Bahn. Und plötzlich gelang mir das, was mir in Prag nicht gelang, ich konnte die Geschichten, die um mich passierten, aufschreiben.

Denke ich an Berlin, denke ich auch an die Orte, die ich in dieser Stadt mag. An Kreuzberg, wo ich wohne, an die Volksbühne und Schaubühne, die nach Prag oft

zum Gastspiel kommen und das tschechische Theater sehr beeinflussen. An Böhmisches-Rixdorf in Neukölln, wo im 18. Jahrhundert viele protestantische Flüchtlinge aus Böhmen ankamen. Ich denke an diese einzige wahre Metropole Mitteleuropas, an die vielen Polen, Russen und Amerikaner, die hier wohnen, ich denke an die endlose Reichenberger Straße, die bis nach Reichenberg in Böhmen zu führen scheint. Ich denke auch daran, dass viele von meinen deutschen Freunden nicht wissen, dass Reichenberg, Liberec, eine Stadt im heutigen Tschechien ist. Ich verbrachte sieben Jahre in Liberec, zwei davon als Nachtportier in einem alten Grandhotel. Ich denke an das jetzt zerfallene Gasthaus *Berlin* in Liberec, das letzte unter dem Berg *Ještěd*, wo mein Roman *Grandhotel* spielt. Damals war das Haus noch nicht so zerfallen wie heute, sondern nur wir nach dem vielen Bier, das wir dort austranken. Im *Berlin* in Reichenberg konnte man ganze Nacht trinken und der Wirt sprach besser Deutsch als Tschechisch.

Denke ich an Berlin, denke ich also auch an mein Land zurück. An *Berlin* in Liberec. An meine Stammkneipe *Zum Ausgeschossenem Auge* in Prag. Ich denke an Tony. Ich denke an den Zahnslosen. Einmal kam er im Herbst aus Berlin nicht nach Prag zurück. Keiner wusste, was passierte, auch nicht seine Mutter, die ihn in der Kneipe suchte. „Stell dich tot! Stell dich tot! Gier!“ höre ich ihn mit uns schreien.

Öfters, wenn ich in Berlin mit der U-Bahn unterwegs bin, habe ich das Gefühl, ich sehe ihn. Doch es ist immer nur ein anderer Geist.
